

Feuilleton du Pays du dimanche : Le Joueur

Autor(en): **Tesson, François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **1 (1898)**

Heft 40

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248185>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS

DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS, 26^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

26^{me} année, LE PAYS

CHEZ LES ANIMAUX

On a voulu dire que certains animaux dans des cas donnés, simulaient la mort, ou même, comme le scorpion, se suicidaient. C'est donner à l'animal une faculté intelligente qu'il ne possède pas et qui ne peut plaire qu'aux singuliers philosophes qui nous font l'honneur de nous faire descendre du singe. Disons donc un mot de l'hystérie, du suicide, de la simulation de la mort chez les animaux, d'après le *Cosmos* qui publie une intéressante étude sur un des sujets aujourd'hui à l'ordre du jour dans le monde scientifique :

Une émotion violente peut amener chez les sujets prédisposés des perturbations nerveuses à caractères plus ou moins durables, mais susceptibles de se dissiper brusquement. A la suite d'accidents de chemin de fer, on a vu se produire des paralysies et divers symptômes de l'hystérie ; il y a même une série d'affections classées aujourd'hui dans l'hystéro-traumatisme qui n'ont pas d'autre origine. Cela n'est pas exclusif à l'espèce humaine, et la *Médecine moderne* rapporte sous la signature du Dr Higyer, de Varsovie, deux cas de cet ordre. Il s'agit d'un chat et d'un serin.

Le chat, âgé de neuf mois, fut mordu par un chien qui le poursuivait. Le chat s'affaissa aussitôt comme paralysé, et, de fait, à dater de ce moment, il ne marcha plus qu'en traînant l'arrière-train. Le tiers postérieur du tronc et les extrémités postérieures étaient complètement anesthésiques, aussi bien que la queue qui avait perdu tout mouvement. On n'observa pas d'atrophie des muscles, et les sphincters restèrent intacts.

Deux mois environ après l'accident, une servante, voulant se rendre compte si les chats paralysés retombaient toujours sur leurs pattes

comme les chats bien portants, jeta la pauvre bête par la fenêtre du premier étage.

Le chat tomba en effet sur ses quatre pattes, et, résultat merveilleux, au bout d'un instant, détalait à toutes jambes. Du coup, cette nouvelle émotion l'avait complètement guéri de sa paralysie sensitivo-motrice.

Le serin exécutait ses trilles les plus variés quand un chat entra brusquement dans la chambre, et, se précipitant sur la cage, la jeta à terre. Le maître accourut à temps pour mettre en fuite l'animal, avant que l'oiseau eût été blessé ou même touché.

Mais la secousse avait été telle que le canari gisait sans voix et sans mouvement sur le plancher de sa cage. On ne put le rappeler à la vie qu'en l'aspergeant d'eau froide. Il reprit alors ses sens, et, au bout d'un instant, se mit à sautiller comme d'habitude. Mais il était devenu absolument muet.

L'aphonie totale persista pendant six semaines ; après quoi, aussi soudainement qu'il l'avait perdue, il recouvra la voix et se retrouva en pleine possession de tous ses moyens musicaux.

C'est la peur, l'émotion violente, qui a provoqué dans les deux cas une sorte de mort apparente suivie d'accidents hystériques.

Ce sont des exemples typiques de maladies, dont fourmille la pathologie humaine et que souvent on suppose à tort simulés.

Les cas de mort apparente chez les insectes et même chez certains animaux supérieurs doivent recevoir la même explication. Ce sont des phénomènes d'hystérie ou d'hypnose. M. Fabre le démontrait récemment dans un curieux mémoire publié par la *Revue des questions scientifiques*. Il provoque à volonté chez le scarite, chez le bupreste et d'autres insectes cet état de paralysie et d'immobilité, dans lequel certains auteurs ont cru voir une attitude voulue de mort simulée.

Mais, dans un coin de la chambre, au fond d'une antique commode en noyer toute rongée de vers, mais brillante encore sous la triple couche de cire qui la recouvrait comme un fard adroitement appliqué sur les rides du visage, derrière un tas de vieux linges, se cachait une tirelire en terre cuite ; une vénérable tirelire, faite tout exprès pour mettre à l'abri d'une visite indiscrete le dépôt qu'on lui confiait.

Une fente étroite, longue d'un pouce, laissait pénétrer les pièces ; mais, une fois entré, l'argent ne pouvait plus sortir.

Le nid gardait ses oisillons. La prison gardait ses prisonniers. La caisse gardait son trésor.

Il fallait briser la tirelire en terre cuite pour en retirer le dépôt que recélaient ses flancs.

La main de Fortunée trembla légèrement lorsqu'elle tira de sa cachette la tirelire qui

Les animaux ne simulent pas la mort et ne la recherchent pas sûrement, pour la bonne raison qu'ils n'ont pas l'idée de la mort. M. Fabre fait bon marché de la fable du suicide du scorpion.

La piqûre du scorpion est promptement fatale au scorpion lui-même, c'est un fait connu et facile à vérifier. Ici je cite l'éminent entomologiste : « Arrivons au suicide tel qu'on nous le raconte. Entouré d'un cercle de braises, le scorpion, à ce qu'on dit, se poignarde de son dard et trouve dans une mort volontaire la fin de son supplice. Ce serait bien beau de la part de la brute, si c'était vrai. Nous allons voir.

Au centre d'une enceinte de charbons allumés, je dépose le plus beau sujet de ma ménagerie. Le soufflet active l'incandescence. Aux premières morsures de la chaleur, l'animal tourne à reculons dans le cercle de feu. Par mégarde, il se bute à la barrière ardente. C'est alors un recul désordonné qui, de ci, de là, renouvelle le cuisant contact. A chaque tentative de fuite, la brûlure reprend plus vive. L'animal est affolé. Il avance et se rôtit ; il recule et se rôtit encore. Désespéré, furieux, il brandit son arme, la recourbe, la détend, la couche, la relève avec telle précipitation et tel désordre qu'il m'est impossible d'en suivre exactement l'escrime.

Le moment serait venu de s'affranchir de la torture par un coup de poignard. Voici qu'en effet, d'un spasme brusque, le torturé s'immobilise, étendu à plat, tout de son long. Le scorpion est-il mort ? On le dirait en vérité. Peut-être s'est-il lardé d'un coup d'aiguillon qui m'a échappé dans le tumulte des derniers efforts. Si réellement il s'est poignardé, s'il a eu recours à la délivrance du suicide, il est mort, à n'en pas douter. Nous venons de voir avec quelle promptitude il succombe à l'action de son propre venin.

contenait son épargne et qu'elle avait remplie pièce à pièce, grâce à ses veilles obstinées à la lueur d'une lampe fumeuse, quand l'horloge laissait tristement tomber dans l'espace le tintement des heures de la nuit, quand la bise ébranlait les fenêtres mal closes de la chambre ; quand le froid bleuissait ses mains amaigries et glaçait sous ses doigts opiniâtres la molle étoffe dont elle confectionnait ses roses.

Dieu seul pourrait nous dire quel poème de larmes, de privations, de souvenirs et d'espérances contenait cette frêle enveloppe de terre vernie.

— C'est le rachat de mon enfant, murmura Fortunée ; et, sans plus hésiter, elle brisa la tirelire contre le pavé.

Il s'en échappa une joyeuse volée de piécettes de toutes valeurs : des gros sous rongés de rouille ; des pièces de dix sous, de vingt sous, de trente sous, de cinquante sous.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 7

LE JOUEUR

PAR
FRANÇOIS TESSON

V

Le lendemain, dès le point du jour, Pierre Michon fut sur pied.

— Donne-moi l'argent, dit-il à Fortunée. Tandis que tu garderas Andrée, je cours là-bas, aux Enfants-Trouvés, chercher le petit.

L'argent qu'avait économisé la fleuriste n'était point enfoui dans un vieux bas, comme elle le prétendait plaisamment la veille.

» Dans mon incertitude, je cueille du bout des pincettes l'apparent trépassé, et je le dépose sur un lit de sable frais. Une heure plus tard, le prétendu mort ressuscite, vigoureux comme avant l'épreuve. Je recommence avec un second, un troisième sujet, même résultat. Après des affolements de désespéré, même soudaine inertie de l'animal, qui s'étale à plat comme foudroyé, même retour à la vie sur la fraîcheur du sable! »

Il est à croire que les inventeurs du scorpion se suicidaient ont été dupes de cette brusque défaillance, de ce spasme où la haute température de l'enceinte plonge la bête exaspérée. Trop vite convaincus, ils ont laissé là le patient se rôti. Moins crédules et retirant assez tôt l'animal de son cercle de feu, ils auraient vu le scorpion reprendre vie et affirmer ainsi sa profonde ignorance du suicide.

La peur a produit chez lui un phénomène analogue à celui que nous avons signalé chez le scarite géant, à celui observé chez le serin cité plus haut, à celui enfin qu'il est facile de faire naître chez une poule dont on enfonce la tête sous l'aile et qu'on fait tourner pendant quelques minutes.

Ce sont des faits d'hystérie ou d'hypnose.

L'animal n'ayant pas l'idée de la mort ne peut ni simuler la mort, ni se la donner. L'observation est ici comme toujours d'accord avec la raison et la saine philosophie.

LAVERUNE.

Dernier sourire

I

À la Comédie-Française. Neuf heures. Le rideau allait se lever sur le *Gendre de M. Poirier*. Dans la salle, le ban et l'arrière-banc des critiques dramatiques, ces tigres en gilet blanc, convoqués ce soir-là pour le début, dans le rôle du Marquis de Presles, de Frédéric Nanteuil, élève de Delaunay, premier prix de Comédie du dernier concours du Conservatoire.

Il n'avait guère envie de rire, ce pauvre Nanteuil, un grand et beau garçon de vingt-cinq ans, à l'œil clair et à la moustache blonde, attendant anxieux, dans la coulisse, le moment d'affronter la plus redoutable des épreuves. C'est en vain qu'il cherchait à rester maître de lui-même, à dominer ce formidable « trac » qu'il sentait sourdre sous sa mamelle gauche. Et puis, il aurait été bien heureux de voir dans la salle ses parents, d'honnêtes merciers de la rue Lepic, lesquels avaient peiné toute leur vie pour arriver à lire un jour, sur l'affiche chammoïse de la maison de Molière, le nom du « petit » en lettres grosses comme ça !

(1) La simulation de la mort, J. H. FABRE. Revue des questions scientifiques, Louvain, juillet 1898.

Des décimes démonétisés, mais ayant doublé de valeur chez les orfèvres.

De gros écus de cinq francs à l'effigie du roi Louis XVI, étouffés de n'avoir pas encore rendu de visite à la chaudière de la Monnaie ;

Et jusqu'à un royal louis d'or, presque honteux de s'être venu encanailler au milieu de cette foule bigarrée.

Fortunée battit des mains à la vue de cette petite fortune ainsi éparpillée au grand air. Puis elle ramassa les pièces éparses, les compta, les rangea, le beau louis d'or d'un côté, les pièces d'argent d'un autre, les gros sous à part. Elle compta en tout deux cent treize francs, et plusieurs centimes.

(La suite prochainement.)

Hélas ! la maman Nanteuil était au lit depuis six semaines, malade d'épuisement, et le père Nanteuil, sur les supplications de son garçon, était resté auprès d'elle. Il avait été convenu que des télégrammes réciproques informant la maman de la marche de la représentation et le fils de la santé de la mère, seraient échangés dans la soirée. Il aurait été si content, l'élève de Delaunay, de savoir la digne femme mieux portante, et au retour, de pouvoir lui payer d'un gros baiser tous les sacrifices vaillamment acceptés, en lui apportant l'hommage de sa gloire naissante !

Les trois coups traditionnels étaient frappés, et le rideau se levait avec la majestueuse lenteur habituelle à la Comédie ; la première scène de l'œuvre, très courte comme on le sait, était entamée, le débutant, appuyé contre un portant, attendait son tour, quand l'avertisseur jeta ces mots : « En scène, monsieur Nanteuil ! », et Gaston de Presles fit son entrée.

Un murmure de bon aloi courut dans la salle ; il était très bien, ce garçon à physiologie sympathique, correctement sanglé dans la redingote du bon faiseur. Il sentait son gentilhomme d'une lieue, ayant à revendre de l'élégance et de la tournure. Un léger tremblement dans la voix trahissait seul son émotion. Il joua honorablement sa scène avec Montmeyran, et se retira, cédant la place à Poirier et à Verdelet, ces deux types immortels, si finement dessinés par le crayon du grand Augier.

Nanteuil rentrait dans les coulisses quand on lui remit une dépêche :

« Mère levée. Va très bien. A mangé deux œufs. »

Le brave garçon poussa un soupir de satisfaction, son « trac » disparut, laissant le champ libre à son aisance de comédien de race, et c'est avec un brio irrésistible qu'il se gaussa du bonhomme Poirier, amateur de tableaux. Impossible de détailler avec plus de finesse les spirituelles boutades du gentilhomme en belle humeur. Les critiques, eux-mêmes, échangeaient des observations tout à l'avantage du marquis de Presles, quand le rideau baissa.

Deuxième dépêche :

« Mère continue à aller mieux. »

À quoi Nanteuil répondit : « Tout ira bien ».

Le fait est que tout alla bien, et que le débutant, le cœur tranquillisé, put donner largement toute sa mesure. Le reste de la représentation ne fut pour lui qu'une série d'ovations bien méritées. La Comédie venait de faire dans ce jeune homme une recrue peu ordinaire. Ce public des premières représentations, pourtant si difficile, était maintenant empoigné par la verve de ce beau garçon, les applaudissements éclatèrent quand de Presles, furieux des ambitions nobiliaires du bonhomme Poirier, lança à son ami Montmeyran la fameuse apostrophe.

« — Arrive donc ! Hector, arrive donc ! Sais-tu pourquoi, Jean-Gaston de Presles à reçu trois coups d'arquebuse à la bataille d'Ivry ? Sais-tu pourquoi François-Gaston de Presles est monté le premier à l'assaut de la Rochelle ? Pourquoi Louis-Gaston s'est fait sauter à la Hague ? Pourquoi Philippe-Gaston de Presles a pris deux drapeaux à Fontenoy ? Pourquoi mon grand-père est mort à Quiberon ? C'était pour que M. Poirier fut un jour pair de France et baron ! »

La partie était gagnée, et Nanteuil, marchant comme Ruy Blas « dans son rêve étoilé » se voyait sacré grand artiste par ce Paris, foyer du beau et de l'intelligence. Sa trouée était faite : le « petiot » l'enfant des merciers de la rue Lepic, allait donc rendre illustre ce nom de Nanteuil, le placer à la suite des Got, des Coquelin, des Monnet-Sully. Quel rêve ! et avec quelle effusion Nanteuil, se précipita dans les bras de Delaunay, qui, pleurant d'attendrisse-

ment, attendait, à la fin du cinquième acte son glorieux marquis de Presles.

Nanteuil signa, les yeux fermés, l'engagement que lui proposait l'administrateur de la Comédie, et, se dérobant aux poignées de main et aux félicitations, il sauta dans un fiacre, jetant au cocher ces mots :

— « 43, rue Lepic !... cent sous de pourboire si vous allez vite !... »

II

Comme elle allait être heureuse la bonne maman en apprenant le triomphe de son enfant. Enfin, il allait donc pouvoir à son tour payer sa dette de reconnaissance à ces pauvres vieux qui s'étaient saignés aux quatre veines pour faire de lui un artiste ! Et Frédéric revoyait en son cerveau la boutique de la rue Lepic ; le père Nanteuil, courbé sur son livre de débit, additionnant de longues colonnes de chiffres, tout heureux quand l'inventaire accusait un bénéfice raisonnable, sombre quand on arrivait seulement à joindre les deux bouts.

Ah ! les braves gens ! avaient-ils peiné des heures derrière ce comptoir, à vendre du fil d'Alsace et des boutons de corozo ! Et puis, l'on ne sortait pas souvent ; le « petiot » coûtait cher, — un artiste ! Il fallait du linge blanc, des chaussures fines, des gants, de l'argent de poche. Il se rendait compte, maintenant l'élève de Delaunay, de l'abnégation silencieuse de ces deux existences sacrifiées sans murmure pour que son avenir, à lui, pût être souriant, semé de fleurs et auréolé de gloire.

Car il la tenait la gloire ! Il était maintenant un de ces porte-voix par lesquels le génie des poètes parle aux foules tumultueuses. Ces auteurs aimés du public, ces cerveaux puissants et créateurs d'où s'envole la radieuse fantaisie, c'est pour lui qu'ils allaient travailler, lui taillant des rôles sur mesure. Il serait des luttes des premières représentations, soutenant le chef-d'œuvre méconnu contre l'injustice et la haine des cabales envieuses ; il pourrait, se ruant dans la mêlée, lancer avec sa voix claironnante le trait débordant d'ironie ou le vers prodigieux et sonore. Puis, la bataille gagnée, l'œuvre placée par l'interprète au-dessus des querelles des coteries et d'écoles, il reprenait haleine, emmenerait les vieux parents dans quelque coin fleuri, vers Chatou, Asnières ou Bougival ou au fond de quelque crique bretonne, au pied des falaises, où vient éternellement mourir la morne lamentation de la mer.

— « Nous y sommes, bourgeois ! » dit le cocher en arrêtant son véhicule.

Nanteuil sauta hors du fiacre, sonna fébrilement et s'engouffra dans l'allée obscure, conduisant au petit logement que les merciers occupaient au troisième ; au moment où il mettait la main sur le bouton de la porte, il crut percevoir un sourd gémissement, et, saisi d'un atroce pressentiment, il entra.

III

Personne dans la salle à manger ; mais, dans la chambre à coucher, maman Nanteuil, étendue sur son vieux lit d'acajou, souriant dans la mort à quelque vision consolante, pendant que, la tête perdue dans les couvertures, le vieux mercier sanglotait, écrasé sous son immense douleur.

Alors, le « petiot » comprit tout ; il comprit que le sacrifice avait été consommé jusqu'au bout, que les dépêches qu'on lui envoyait pendant la représentation étaient destinées à l'illusionner sur l'état de sa mère, et que la morte, la sainte morte, avait désiré qu'il en fût ainsi, afin que le « petiot » pût être en scène, en possession de tous ses moyens.

Ah ! maman Nanteuil, vous aviez pressenti le triomphe de votre enfant, pour vous en aller